

Le vers contre la phrase

Commençons simple. Ce qui distingue un vers d'une phrase est qu'il n'a pas besoin de ponctuation : *Un Coup de Dés*, Apollinaire. Ou très peu, par fioriture ou par nécessité : Cummings. Un vers est ponctué par sa coupure finale et ses rythmes internes.

Certes, il est des proses aponctuées : Joyce, le chapitre final d'*Ulysses*, ou *Paradis*, en décasyllabes, avant que Sollers se perde en mondanités. D'autres surponctuées : Prigent, *Grand-mère Quéquette*, en pentasyllabes. Avec Meens aussi le poème en prose dépasse les 200 pages ; lui flirte avec la nature et la rage antipoétique de Lautréamont. Est-ce parce que depuis Baudelaire les crimes et cruautés ont gagné en étendue dans le monde ?...

Pas seulement chez les modernes, le médium devient poétique dès que la communication du message est perturbée ; dès que la rhétorique dérape, vacille, dégringole pour rebondir en rythme. Verlaine : « Prends l'éloquence et tords-lui son cou ! ». Fin des envolées romantiques. Le critère, entre prose et vers, est le respect ou non des lois grammaticales et des frontières supposées naturelles de la phrase. D'un côté Rimbaud qui plie les articulations syntaxiques au rythme du vers. De l'autre Chateaubriand : brillant prosateur aux piètres alexandrins. Du même autre, l'« (observons, si vous voulez, la syntaxe) » d'André Breton, splendide en prose, aux rares poèmes inoubliables.

Deux remarques. Primo, l'influence d'un sous-surréalisme (loin de Péret, Desnos, Aragon), soutenue par celle du « vers international libre ou VIL » (Roubaud), a favorisé l'abondante production de phrases scindées en pseudo-vers qu'un enjambement ici, une vague métaphore là, un mot bien senti, ne sauvent pas de la banalité des soucis personnels. Deuzio, d'excellents comédiens ont du mal à articuler, avec leurs « e » non muets, leurs diérèses, les alexandrins de Racine, Molière, Hugo. Le

médium poétique est artificiel : pas plus la langue des siècles passés que celle d'aujourd'hui.

Je poursuis plus personnel et compliqué. Un bon vers prosaïque est duplice. S'il est long, il présente une facilité de lecture, une apparente cursivité proche de la prose. S'il est vraiment un vers, des accents toniques le divisent en mesures, à la façon des *Psaumes* ou *Cantiques* bibliques, et de leur traduction récente par Roubaud et Cadiot. Mesures, c'est-à-dire rythmes, voire souffles, que les modernes aiment souples en général : énergiques envolées de Whitman, alexandrins prolongés d'Apollinaire, voire prose mesurée (avec « e » non muets) de Saint-John Perse. Sans oublier les vers platement prosaïques du Cendrars de *Documentaires* : par refus de la pôhaisie, par une dérision qui fait partie de la « poésie », par définition indéfinissable...

À part que c'est un art, et qu'un art comporte des techniques, certaines empruntées à la tradition dont l'auteur fait un usage inattendu, ou dont il se joue, qu'il tord, brise, piétine, se bricolant avec les restes de nouveaux moyens. Une œuvre d'art s'inscrit dans les histoires parallèles, rarement convergentes, de l'art et du monde. Ce qui vaut pour les arts plastique, disons depuis Baudelaire (les « Tableaux parisiens » qu'auraient pu peindre Courbet), vaut aussi depuis lors pour la poésie, entrée en révolution (Kristeva) ou pour le moins en dissidence avec la littérature. Même l'université s'est aperçue de son autonomie, puisqu'il existe aujourd'hui des cursus « poésie ».

Où en étais-je ? « Prose ou vers ? » demande l'enquête. « Le vers n'est-il pas un zombi ? » Les morts-vivants grouillent de vers ! « Se nourrit-il de la prose ? » J'ai plutôt l'impression que c'est le roman, ou sa version plastique et dynamique, le cinéma, qui se nourrit de « poétique », mot favori de la critique lorsqu'elle ne sait rien dire de précis.

Le vers est vivant parce que la vie est le sujet du poème, et que rien n'est plus vivant qu'un vers, même mal fichu. De quoi est fait un vers ? De mots comme la prose. Preuve que ce n'est pas ce qui le caractérise. Qu'est-ce qu'un vers a de plus que n'importe quelle prose qui n'est pas du Lautréamont ? Le rythme. Un vers est animé, secoué, bousculé de rythmes pluriels, instables, inattendus, comme la vie. Les rythmes intensifient la vie que les mots n'évoquent que de loin, par des signes. Les rythmes vitalisent les vagues indices des mots. Ils leur donnent une voix, ou plusieurs, modulent et accentuent le son de ces voix, ainsi que les bruits qui les entourent.

Qui écrit encore à la plume ? La machine à écrire a été vite adoptée par Cummings. Peu avant, la gravure sur bois ou métal a permis aux futuristes, aux dadaïstes, à Apollinaire, d'incorporer les lignes, d'y insérer des images, de jouer des blancs sur la page. Qu'il s'agisse encore de vers, pas vers, peu importe. Puisque la continuité syntaxique est rompue par la mise en page, ces compositions sont des poèmes plastiques, en prose parfois : telle la fiction critique d'Apollinaire intitulée « Pablo Picasso » (dans *SIC*, n° 17, mai 1917), le texte troué de silhouettes d'instruments chers aux cubistes, dont une guitare.

Dans les années 1950, l'impression offset et le magnétophone ont favorisé l'éclosion, partout dans le monde, de poètes « concrets ». Le vers déjà hors jeu, le poème visuel ou sonore s'est libéré de la linéarité prosaïque

PABLO PICASSO

Voyez ce peintre il prend les choses avec leur ombre aussi et d'un coup d'œil sublimatoire
 Il se déchire en accords profonds et agréables à respirer tel l'orgue que j'aime entendre
 Des Arlequines jouent dans le rose et bleu d'un beau-ciel Ce souvenir revêt
 les rêves et les actives mains Orient plein de glaciers L'hiver est rigoureux
 Lustres or toile irisée or loi des stries de feu fond en murmurant.
 Bleu flamme légère argent des endes bleues après le grand cri
 Tout en restant elles touchent cette sirène violon
 Faons lourdes ailes l'incandescence quelques brasses encore
 Bourdons femelles stridentes solait de plonge-on-diamant
 Arlequines semblables à Dieu en variété Aussi distingué-qu'un le
 Fleurs brillant comme deux perles monstres qui palpitent
 Lys cercelés d'or, je n'étais pas seul! fais onduler les remorda
 Nouveau monde très matinal montant de l'énorme mer
 L'aventure de ce vieux cheval en Amérique
 Au soir de la pêche merveilleuse l'œil du masque
 Air de petits violons au fond des anges rangés
 Dans le couchant puis au bout de l'an des dieux
 Regarde la tête géante et immense la main verte
 L'argent sera vite remplacé par tout notre or
 Mort pendue à l'hameçon... c'est la danse bleue
 L'humide voix des acrobates des maisons
 Grimace parmi les assauts du vent qui s'assoiept
 Ouis les vagues et le fracas d'une femme bleue
 Enfin la grotte à l'atmosphère dorée par la vertu
 Ce saphir veiné il faut rire!
 Roi de phosphore sous les arbres les bottines entre des plumes bleues
 La danse des dix mouches lui fait face quand il songe à toi
 Le cadre bleu tandis que l'air agile s'ouvrirait aussi
 Au milieu des regrets dans une vaste grotte.
 Prends les araignées roses à la nage
 Regrets d'invisibles pièges miniques l'air
 Paisible se soulève mais sur le clavier
 Guitare-tempête ô gai trémolo
 Il ne rit pas ô gai trémolo
 Ton pauvre l'artiste-peintre
 L'ombroaigle étonnement pâle
 Immense désir d'un soir d'été qui meurt
 Je vie nos yeux et l'aube émerge des eaux si lumineuses
 J'entends sa voix diamants enfermer le relief du ciel vert et
 L'acrobate à cheval le poète à moustaches un oiseau mort et tant d'enfants sans larmes
 Choses cassées des livres déchirés des couches de poussière et des aurores défilant!
 GUILLAUME APOLLINAIRE

beba	coca	cola
babe		cola
beba	coca	
babe	cola	caco
caco		
cola		
c l o a c a		

et de la fixité de l'écrit. Ont subsisté la lettre ou autre signe graphique chez les visuels, des fragments verbaux et le bruit du monde chez les sonores ; chez tous, un sens de la dynamique expressive. Témoin un méchant poème anticolonialiste de Décio Pignatari.

Le mouvement concret a été le premier à avoir délibérément brouillé les cartes et les frontières entre poésie, musique, art plastique, performance, image animée. La poésie a tiré profit des autres arts et ne s'est plus cantonnée au livre. Ce qui ne signifie pas que le livre papier soit moribond. Heidsieck a eu raison de faire imprimer ses poèmes sonores : une lecture muette les renouvelle et certains comportent une dimension graphique.

Avec l'ordinateur et internet, le vers, surtout libre, a trouvé un formidable rayonnement. Des milliers de lignes, librement dans toutes les langues, paraissent sur les blogs. Davantage peut-être chaque jour que le prolifique Hugo n'a écrit de vers dans sa vie. Et qui ont des lecteurs, des échos.

Avec l'ordinateur, multimédia par excellence, un avant-gardiste attardé fidèle à la tradition moderniste peut maîtriser toute la chaîne de production depuis l'inspiration jusqu'au fichier numérique envoyé à l'imprimeur. Le vers comme la prose peut aisément se perturber d'images, les lignes de texte prendre des couleurs ou diversifier leur typographie, les lettres se tordre ou s'étirer en pictogrammes bousculant les lignes, les modes d'expression et les arts se mêler : multiples, hétérogènes. Le bloc texte, cette stèle figée sur la page, y perd sa grisaille. Parasité de grumeaux non verbaux, il se fissure plastiquement jusqu'à vaciller, vivre sa fragilité. C'est du moins l'aventure que j'ai tentée dans *La Vie volatile*, voyage en vers et proses variés à travers les mondes, les langages et les œuvres.

Jacques Demarcq, octobre 2020

Arriviérisent à distance de peur d'éclabousser. Secouent leur poche gulaire jaune. Les jeunes, gros oisons noirâtres et pelucheux. Les adultes, d'un blanc mieux peigné souligné de rémiges noires.

Au retour par le même bras d'eau, je photographie leur vol dans le ciel. Me frappe l'absence de règle de leur formation. Sont assez puissants et habiles planeurs pour s'en passer. Comme le poète, croit-on, lorsque inspiré ! Des beatniks, les pélicans ? Soucieux du message avant tout ?

J'ai lu qu'ils peuvent rapporter 3 kg de poisson. Leur bec leur sert d'épuisette, puis de musette. Chacun en consomme 1 kg par jour. À 15 000, cela fait un camion 15 tonnes extrait quotidiennement du fleuve, de son estuaire, des marigots. C'est moins que les pêcheurs de Saint-Louis ne tirent de l'océan, mais quand même... Par chance pour les hérons balbuzards pygargues, les pélicans se dispersent après la reproduction.

J'extravague un peu plus dans la voiture qui nous ramène, me remémorant le livre de Meens, *Mes langues ocelles*, lu avec une joie inquiète et emporté. Dominique est musicien. À la question bizarre qu'il se pose, « Qu'est-ce que le signifiant dans la nature ? », car on sait bien que le signifiant est humain, il répond, ayant écarté les interprétations romantiques magiques primitives etc... Je recopie, revenu chez Philippe et Maryse :

« Les langues ocelles, soit les langues des oiseaux chanteurs, comme on dirait le loriote, le grivois, plutôt que l'espagnol et le wolof, [il ignorait que j'irais au Sénégal] ne sont pas des langues de linguistes, certainement. Elles sont articulées, avec des articulations très proches de ce que nous appelons pour nos langues "phonologie" et "grammaire". Le seul sens que les scientifiques leur ont trouvé est proprement débile. La corneille comme le rossignol disent : "Je suis ici" (enfin, c'est un peu plus compliqué, puisque la signature est plus que probable, donc : "Gérard est ici"). Mettons, puis-je en tirer que les langues ocelles sont hors sens ? »

Je n'ai jamais parié autre chose, me posant en traducteur d'oiseaux dont les messages dérisoires semblaient assez élevés pour mes amoureux propos. Le pélican en matière de chant étant proche de la vache, j'étends le signifiant au visible. Les oiseaux se parlent aussi par geste. Le pélican mâle, aussi lourdaud qu'albatros lorsqu'il marche, frappe le sol de ses  palmes pour proposer l'accouplement à sa compagne.

Élargissons au vol. Il ne s'agit pas d'auspices bien sûr,  d'interpréter des signes magiques ou divins. Non plus d'expliquer les raisons biologiques d'un vol, ou l'aérodynamisme d'une configuration. Les pélicans pratiquent un peu tout :  en ligne, en V, en grappe, voire de front, selon les circonstances ou leur humeur,  allez savoir. Le signifiant,  dans la nature comme  dans  la  langue,  préexiste au signifié. Une sorte  d'électron libre qui attend d'être perçu, discer-  né pour  perturber l'ensemble dont il se détache.

Saussure l'a établi : le signifiant est arbitraire. C'est sa force : il n'est pas du semblant. Meens le martèle. Moi aussi, sur les doigts des discoureurs jouant de jolis mots chargés de sens.

Prenez le vol de pélicans qui traverse cette double page : de même qu'il a éclaboussé de noir et blanc le bleu du ciel, il fait tache dans le texte, n'illustre rien, n'a aucun sens que d'être là, de passage. Présentant toutes les garanties de... naturel (si j'ose dire), il ne lui manque qu'une condition pour être un signifiant : que je le traite comme une forme, avant de lui adjoindre éventuellement un sens pour mieux le titiller. Ma première envie, à la John Cage, est de lire ce vol comme une partition : un pentasyllabe sec, d'un jet, suivi d'un hexa- scindé en 2 + 4, puis d'un déca- en éventail, 3 + 3 + 3 autour d'une syllabe amorce.

Sûrement compliqué, chaotique, déséquilibré ; mais dynamique, ce rythme. D'une matière autant sonore que visuelle, donnant sa chair de signifiant à un possible sens, aussi passager que le vol. Car